

derrière l'écran

Le magazine de l'association
du Festival International
du Film de La Rochelle

derrière l'écran

Numéro
20



www.festival-larochelle.org

Janvier 2019 - n°20

Ce magazine vous est offert par l'association du Festival International du Film de La Rochelle





Notre Festival, c'est le vôtre !

Difficile de commencer ce vingtième numéro de *Derrière l'écran* autrement que par des remerciements. Vous avez été 86 037 spectateurs à franchir les portes du Festival de La Rochelle en 2018; soit le deuxième record en nombre d'entrées, juste après celui de 2017. Quelle belle récompense pour celles et ceux qui œuvrent, une année durant, afin de satisfaire les cinéphiles pleins de curiosité !

Le défi était pourtant de taille : associer dans la programmation d'une même édition, deux cinéastes exigeants, Ingmar Bergman (fêté partout dans le monde, l'année du centenaire de sa naissance) et Robert Bresson, entre autres ; supporter la canicule, tout en gardant un œil sur la Coupe du monde de football... Les joueurs français ont gagné... et nous aussi, grâce à vous, cher public, et à notre équipe!

Grâce aussi à nos fidèles partenaires, qui soutiennent sans relâche notre action : la Ville de La Rochelle, la Région Nouvelle-Aquitaine, le Département de Charente-Maritime, le Centre National du Cinéma et de l'Image animée, la DRAC, l'Union Européenne, sans oublier La Coursive Scène Nationale qui nous accueille, et l'ensemble de nos partenaires privés. Qu'ils soient tous remerciés.

Nous pouvons encore faire plus et faire mieux.

Ce Festival, c'est aussi le vôtre. Alors, faites-le connaître autour de vous. Rejoignez-nous dans l'association qui le porte. Vos idées, vos remarques, vos suggestions seront les bienvenues pour nous faire évoluer.

Et, en attendant l'édition 2019, les quelques pages qui vont suivre, concoctées en partie par les jeunes lycéens toujours enthousiastes du blog « Au cœur du Festival », vous permettront de garder en mémoire les beaux souvenirs du 46^e millésime.

Amis festivaliers et cinéphiles, nous comptons sur vous.

→ par Paul Ghézi

Président de l'association du Festival International du Film de La Rochelle



Le mot du Maire

Avec ce nouveau numéro hivernal de *Derrière l'écran* que signe l'association du Festival International du Film de La Rochelle, nous sommes à la charnière de deux éditions du Festival.

La 47^e s'élabore en ce moment même, on ne peut guère en dire plus, chaque chose en son temps. De la dernière en date, en revanche, on peut assurer qu'elle a atteint des records de fréquentation : 86037 entrées qui la hissent au niveau du 2^e meilleur rendez-vous depuis 1973.

Mais même si cela donne une idée de son attractivité, on ne peut évaluer un festival à la seule affluence qu'il génère. Elle est telle parce que ces cinéphiles - rappelons que La Rochelle est un festival d'amoureux du cinéma, sans palmarès, sans tapis rouge ni paillettes - y trouvent une proposition hors du commun. A l'affiche, se pressent toutes les époques, des drôles de dames du cinéma muet aux créations ciné-concert ; tous les pays, de la Finlande de Kaurismäki à la jeune création bulgare, en passant par le cinéma québécois, russe ou brésilien ; tous les grands maîtres aussi, de Bergman à Bresson.

Voilà pour l'aspect estival qui concentre bien des regards et mobilise une équipe investie et dynamique de plus de cent bénévoles et professionnels.

Il ne faut cependant pas perdre de vue le travail de fond réalisé *derrière l'écran* tout au long de l'année, discrètement mais sûrement, toujours pour le développement de la culture cinématographique. Avec l'hôpital Marius-Lacroix, avec la maison d'arrêt de Saint-Martin-de-Ré, en direction de la jeunesse, lycéens et étudiants dont on trouvera les reportages dans ces pages, dans les quartiers également à Mireuil ou Villeneuve-les-Salines, l'association développe des ateliers de création, la production de films, des restitutions, des projections. Cette année en particulier nous découvrirons un documentaire qui, à travers la parole d'architectes et d'habitants de La Rochelle, reviendra de manière synthétique sur 40 ans d'une politique de la ville.

On voit ici à quel point, été comme hors-saison, l'association du Festival International du Film de La Rochelle est présente, dans le temps, dans notre espace urbain, ancrée au territoire et partenaire de son économie.

« Qu'est-ce qu'on est heureux d'être ici ! » entend-on de la bouche des auteurs et acteurs présents tout au long de ces dix jours.

Comme nous sommes heureux, nous aussi, élus et plus globalement Rochelais, d'aider à la réalisation de ce grand écran festivalier et de réserver le meilleur accueil à ses invités et à son public. Nous œuvrons ensemble, et ce numéro en est encore le témoin, pour que cela soit le cas en 2019 et pour les années à venir.

→ Jean-François Fountaine
Maire de La Rochelle

Soirée du Conseil Départemental de la Charente-Maritime

C'est avec plaisir que le Département de la Charente-Maritime a une nouvelle fois apporté son soutien au Festival International du Film de La Rochelle.

Rendez-vous culturel incontournable de l'été, ce festival attire chaque année un public de passionnés toujours aussi conquis par une programmation de qualité qui nous fait découvrir ou redécouvrir de véritables chefs d'œuvre du 7^e art.

Cette 46^e édition n'a pas dérogé à la règle avec plus de 86 000 entrées comptabilisées sur les 10 jours de festival.

Au nom du Département, je félicite toutes les équipes pour ce beau résultat et salue leur investissement pour faire de ce Festival un évènement majeur et attendu de tous.

→ Dominique Bussereau
Président du Département de la Charente-Maritime
Ancien Ministre



Adèle Haenel et Pio Marmaï dans *En liberté !* de Pierre Salvadori

« *Le cinéma, c'est un stylo, du papier et des heures à obtenir le monde et les gens* », disait Jacques Tati. Le cinéma se raconte, s'analyse et s'apprécie à tout âge, en tous lieux.

Discipline artistique de création, le cinéma fustige le temps à travers les générations pour s'adonner pleinement aux plaisirs de chacun. Vitrine de notre beau paysage culturel, divers et varié, le film reflète effectivement notre culture, notre société et notre monde – un monde dans lequel nous sommes les premiers à incarner le rôle d'acteur avant d'être de fidèles spectateurs.



En Nouvelle-Aquitaine, dix jours durant, c'est à travers le Festival International du Film de La Rochelle que le cinéma s'exprime ainsi et se raconte librement.

En effet, depuis 1973, ce festival nous propose, chaque année, d'effacer les frontières et de découvrir le monde et ses cultures par la diversité de sa programmation.

La 46^e édition s'est achevée le 8 juillet dernier. Une nouvelle fois, elle a battu des records en raison d'une fréquentation toujours plus considérable, comptabilisant pas moins de 86037 entrées. Forte de ce succès, la 47^e édition aura lieu du 28 juin au 7 juillet 2019 et nous promet déjà de belles surprises. Mélant art et passion, ce rendez-vous attire de nombreux curieux et cinéphiles. Il permet à tous les néo-aquitains d'aborder et d'appréhender le cinéma sous plusieurs formes.

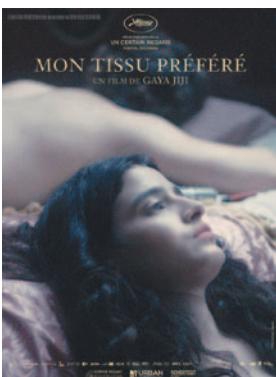
Consciente de l'importance que prône le cinéma en France, la Nouvelle-Aquitaine, terre de cinéma, fait de cet art un enjeu majeur du rayonnement culturel français, à la fois sur le territoire, mais aussi, à l'international au regard des différentes politiques mises en œuvre.

Sous l'impulsion de la Région, les œuvres cinématographiques et audiovisuelles, de la création à la production, sont soutenues via le fonds d'aide régionale à la création et à la production cinématographique et audiovisuelle. Ainsi, l'accord-cadre de coopération pour le cinéma et l'image animée, établi entre l'État, à travers le Ministère de la culture et la DRAC, le Centre National du Cinéma et de l'image animée – CNC – et la Nouvelle-Aquitaine, pour la période 2017-2019, est un marqueur important qui souligne notre

volonté de mettre le cinéma sur le devant de la scène. Sur la même ligne, la Nouvelle-Aquitaine est donc très fière d'accueillir le Festival International du Film de La Rochelle sur son territoire et de contribuer au soutien de cette manifestation d'ampleur internationale.

→ Alain Rousset

Président de la Région Nouvelle-Aquitaine





Au Poste!
de Quentin Dupieux

Tous *Au poste !* avec la SNCF

Après *Réalité*, son film précédent, Quentin Dupieux, maître de l'absurde et de l'humour noir, a concocté *Au poste !*, un bijou de comédie... Un huis-clos décapant dans un commissariat, des dialogues hilarants, et des comédiens épatants – Benoît Poelvoorde, Marc Fraize, Grégoire Ludig et Anaïs Demoustier. La grande salle de La Coursive à guichets fermés pour une avant-première en partenariat avec la SNCF.



Quentin Dupieux et Sophie Mirouze



Amin
de Philippe Faucon

Amin, un regard à hauteur d'humanité

La CCAS-CMCAS des Industries Electriques et Gazières et le Festival partagent depuis près de vingt ans le même engagement : transmettre la culture au plus grand nombre. Ensemble, chaque année, ils proposent des films qui favorisent la rencontre et engagent une réflexion sur les problèmes sociétaux et le vivre ensemble.

Pour cette 46^e édition, la CCAS-CMCAS a choisi de projeter *Amin*. Sélectionné à Cannes à la Quinzaine des Réalisateur, le dernier film de Philippe Faucon, à qui le Festival rendait hommage, a été présenté par le cinéaste.



Philippe Faucon, Sandrine Hillaireau, présidente de la CCAS-CMCAS, et Arnaud Dumatin





Au Cœur du Festival, au cœur du monde

C'est le 20^e numéro de *Derrière l'écran*. Déjà. Et ces 52 pages ne suffisent pas pour évoquer cette 46^e édition du Festival, une fois encore riche, dense, passionnante, émouvante, étonnante, bouleversante... Impossible de donner la place qu'ils méritent à tous les cinéastes, toutes les actrices et tous les acteurs présents sur les écrans ou sur les scènes. *Au poste !* avec Quentin Dupieux, puis *En liberté !* avec Pierre Salvadori, au cœur de *Nos Batailles* avec Guillaume Senez, sur le front avec *Woman at war* de Benedikt Erlingsson... nous avons été plongés dans le monde tel qu'il est. Parce que le cinéma nous donne à voir le monde tel qu'il est, tel que nous ne le voyons pas toujours. Le monde d'ici et d'ailleurs : la Finlande d'Aki Kaurismäki, l'Argentine de Lucrecia Martel, la Bulgarie de Theodore Ushev... Le monde nous est montré aussi par les réalisatrices et réalisateurs qui s'engagent dans différents quartiers de la ville. Nous avons voulu donner la parole aux lycéennes et lycéens de La Rochelle qui ont ouvert leurs yeux et leurs oreilles, toujours à l'affût, pour couvrir l'événement, avec le dispositif *Au Cœur du Festival*. Encadrés par l'équipe des animateurs culturels, au travers d'ateliers tels que l'écriture d'articles, la photo, la radio et la vidéo, ils apportent leur fraîcheur et leur regard singulier. Quelques-uns de leurs textes et de leurs photographies viennent nourrir ce *Derrière l'écran* de janvier.



Fièvre d'été



Guillaume Brac

Un paradis perdu en pleine région parisienne. Du sable entre les immeubles. L'île de la jeunesse, des retrouvailles, des week-ends en famille. Tentation et inaccessibilité. Un eldorado.

Métro, boulot, dodo la semaine. Sea, sex and sun le week-end. Des destins croisés. Des amourettes. Des sorties avec le centre de loisirs. Profiter. Lâcher prise au milieu de la grisaille urbaine.

De l'émotion. Des éclats de rire. De l'authenticité. Une véritable parenthèse qui rappellera des souvenirs aux enfants de l'île de loisirs.

Un trésor bien gardé. De jeunes pirates qui partent à sa conquête. Un écrin de lumière convoité. Une chaleur recherchée. Une seule volonté : atteindre la fièvre de l'été.

→ par Margaux



L'île au trésor de Guillaume Brac



L'étincelle de la vie

Ennui, ennui, ennui...

La Fille aux allumettes d'Aki Kaurismäki ne dure pourtant que 68 minutes, mais c'est comme si le temps s'était ralenti pendant la séance, tant on attendait la fin avec impatience. Et pourtant, il y a quelque chose d'étrange dans tout ça, mais je ne parviens pas à expliquer quoi. C'est comme si cet ennui était voulu, une volonté artistique de la part du réalisateur. En effet, celui-ci nous avait prévenus, il avait annoncé que son film ferait passer ceux de Bresson pour des films d'action épiques. Mais pourquoi dire cela ? Pourquoi descendre son projet de la sorte ? Et si... Et si l'ennui pouvait avoir un intérêt ? Et si l'ennui pouvait mériter qu'on y consacre un film, au même titre qu'un autre sentiment plus « noble », comme l'amour ou la peur, avec pour but de montrer quelque chose ? Mais montrer quoi ?

Soudain, je compris. Ce film représente la vie quotidienne, telle que nous la vivons tous. La routine, morose et inévitable, mais en même temps nécessaire. Dans son usine de fabrication d'allumettes, Iris effectue un travail à la chaîne, immanquablement répétitif, triste et terne. Et Iris n'attend qu'une seule chose : qu'un événement sortant de l'ordinaire vienne bouleverser son quotidien. Afin d'accentuer cet effet d'accablement, Kaurismäki préfère très largement le silence au dialogue, et fait donc passer les sentiments des personnages à travers leurs regards ou leurs actions.



La Fille aux allumettes d'Aki Kaurismäki

C'est pourquoi Iris attend tous les soirs dans les bars que quelqu'un vienne s'intéresser à elle, redonner un sens à sa vie. Mais forcément, quand arrive le moment tant attendu, c'est la déception. Alors qu'elle pense avoir trouvé le grand amour, ce n'est qu'une histoire d'un soir. La vie reprend alors son cours, plus fade que jamais, la morosité finissant par devenir mortelle.

Nous faire ressentir l'ennui nous permet de nous identifier à elle, nous nous mettons tellement à sa place que nous en venons à attendre qu'il se passe quelque chose dans sa vie. Mais surtout, nous voulons que la nôtre ne ressemble jamais à cela, tant la destruction propre à cette profonde lassitude est violente. On sort de la séance lourds et fatigués, mais avec l'envie de vivre, l'envie d'aller défier le monde et de lui dire : je réussirai.

→ par Marius

Dogman : Qui est le plus humain ?



Bon, c'est ma première séance, je ne sais pas vraiment à quoi m'attendre. On m'a raconté des tas de choses à propos du Festival, mais le panel de genres, de styles et d'époques semble tellement vaste que c'est difficile de cerner véritablement le film que l'on va découvrir. Ici, le film, c'est *Dogman*, de Matteo Garrone. Et autant le dire tout de suite, ce film est une claqué gigantesque. De par sa violence, de par son message bien amené, de par la performance exceptionnelle des acteurs, le duo Marcello Fonte-Edoardo Pesce fonctionnant à merveille.

Dans une banlieue italienne déshéritée, Marcello est toiletteur pour chien. Timide et craintif, il se fait persécuter par son « ami » Simone, le caïd de la banlieue, auquel personne n'ose s'attaquer. Au fil du récit cette relation s'inverse, Marcello s'endurcissant en faisant face à tout ce que la vie peut offrir de plus sombre et noir : violence, drogue, prison...

Ce film est une véritable critique de la société, dénonçant l'inégalité profonde entre les fortunés et les plus pauvres. Ces derniers sont animalisés au possible, leurs conditions de vie déplorables les forçant à lutter uniquement pour leur survie. De fait, au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans la misère, Marcello est de plus en plus comparable aux chiens dont il s'occupe. Il commence par ne plus se soucier de la saleté, cela provoquant d'ailleurs le dégoût des spectateurs. Ensuite, telle une meute de chiens, les autres habitants de la banlieue ne l'acceptent plus sur leur « territoire ». Enfin, la violence de la scène finale qui en aura choqué plus d'un ne sert qu'à montrer cette animalité grandissante, celle-ci atteignant son paroxysme quand Marcello considère le cadavre de Simone comme un trophée, trop pressé de le montrer aux autres habitants, semblable à un chien rapportant fièrement sa proie à son maître.

Cette évolution est à mettre en comparaison avec celle des chiens, ceux-ci devenant



Matteo Garrone à l'honneur

tout au long du film de plus en plus humains. Ce sont les seuls à défendre Marcello lorsque celui-ci se fait agresser par Simone. Contrairement aux humains, ils sont constamment propres, préparés et nettoyés, Marcello faisant même participer certains à des concours de beauté. La population la plus démunie s'occupe donc davantage des chiens appartenant aux plus riches que d'eux-mêmes, et ce à cause de la misère qui ne leur laisse pas le choix.

Cette inversion des rôles est montrée explicitement par le premier et le dernier plan du film, affichant un chien au début et Marcello à la fin avec la même expression de rage et de haine, face à la caméra.

→ par Marius



La dernière édition de notre festival du film a eu l'honneur et le privilège d'avoir pour invité le réalisateur italien



Matteo Garrone. Il était accompagné par l'acteur Marcello Fonte, prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes 2018 pour le film *Dogman*. Ce long métrage, projeté en avant-première à La Rochelle, raconte l'histoire d'un toiletteur pour chiens dans une banlieue déshéritée près de Naples. Tout va bien pour cet homme, apprécié de tous, jusqu'à la sortie de prison d'une de ses anciennes connaissances, boxeur et cocaïnomane, qui va assombrir son existence. Ce drame, porté par une interprétation exceptionnelle de Fonte, n'a pas laissé indifférents les cinéphiles présents. Ils ne sont pas sans savoir qu'avec ce long métrage, Matteo Garrone n'en est pas à ses premières récompenses. Il a remporté deux fois, à Cannes, le Grand prix du Jury. En 2008, pour le film *Gomorra*, interprété par Toni Servillo et inspiré du livre du journaliste Roberto Saviano sur la mafia. Il l'obtient à nouveau en 2012 pour le drame *Reality*, qui raconte l'histoire d'un homme participant à une émission de télé-réalité. Il faut ajouter à ce palmarès le prix « David di Donatello » obtenu en 2016 pour *Tales of Tales* et d'autres nombreuses récompenses dans plusieurs festivals européens. Matteo Garrone n'a pas fini de nous étonner. On suivra donc, avec intérêt, la poursuite de sa brillante carrière.

→ par Paul Ghézi

La toile infernale de Bergman



Les Communants d'Ingmar Bergman

« Pour continuer sur ma lancée « Bergman », je suis allée voir hier soir *Les Communants*, réalisé en 1961. Trois mots : plein de sens. Toujours dans l'idée d'appréhender le film sous toutes ses coutures, j'ai pu observer de nouveaux aspects très intéressants ! Ce long métrage fabuleux nous présente à nouveau toute la portée absurde de la foi. Réécriture de la remise en cause de Dieu de la part du Christ sur la croix, ce film reprend une image récurrente dans les autres œuvres du metteur en scène que j'ai eu le plaisir de voir : la figure de l'araignée.

La foi est sans aucun doute une question qui obnubile le réalisateur et ici l'araignée est toujours la représentation de Dieu. Incrustée

dans un enchaînement d'images avec le Christ sur la croix dans *Persona* en 1965, forme de Dieu dans *À travers le miroir* en 1961 et associée directement à Dieu dans *Les Communants*, l'araignée, répugnante pour certains et fascinante pour d'autres, semble effectivement adéquate à l'incarnation de Dieu pour Bergman. En effet, après quelques recherches sur la signification symbolique de l'insecte, j'ai pu constater une réelle pertinence dans le choix de cette allégorie.

Il faut savoir, dans un premier temps, que dans de nombreuses cultures comme les Ashantis dans l'Afrique de l'Ouest et les peuples de l'Afrique occidentale, l'araignée est un Dieu créateur et à l'origine de l'Homme. Est-ce que

Bergman a pu prendre cette information en compte ? Peut-être. En tout cas, cela ajoute à la légitimité de l'image de l'arachnide.

Mais ce qui est le plus flagrant, c'est qu'elle incarne parfaitement l'ambiguïté présente dans chacun de ces films. En psychologie, l'araignée est désignée comme « ombre personnelle », ce qui signifie qu'elle représente une part négative de nous ou un acte dont on a honte. Alors l'image que donne Bergman serait celle où Dieu est finalement plus incarné par le péché que par la notion d'amour qui, manifestement, par rapport au discours qui termine *À travers le miroir*, est Dieu lui-même selon lui. Cependant, Bergman associe certainement cette idée de péché, de négativité au Dieu fruit du culte puisqu'il est désigné comme tel par le pasteur, dans *Les Communians*, qui s'avère ne pas être un vrai croyant.

Petite parenthèse sur ce film génialissime, on nous fait comprendre surtout par la fin que ce sont ceux qui savent aimer qui ont réellement la foi, car dans l'une des dernières scènes, le personnage athée, ici, une institutrice éperdument amoureuse du pasteur, est en position de prière sans pour autant explicitement prier.

Le Dieu d'amour qu'il propose dans ses deux films de 1961 serait tout le sens bénéfique de l'araignée. Effectivement, dans plusieurs civilisations, l'araignée a une connotation extrêmement positive ! Dans la religion chrétienne, elle protège la Vierge et son enfant, chez les occidentaux d'Afrique, elle a créé des sources de lumières comme les étoiles, le soleil... et elle est souvent associée à l'image de la mère. Ce Dieu serait le vrai Dieu protecteur, celui qui dit « Aimez-vous les uns

les autres ». Le culte n'est qu'artifice et routine pour Ingmar Bergman qui le met en scène magnifiquement dans *Les Communians* à travers une longue scène d'ouverture lors d'une communion. Notons que l'ambiguïté reste très forte puisque les aztèques allient l'araignée au Dieu des enfers.

[...] La notion de destin typique de la tragédie se retrouve dans la symbolique de l'araignée. L'image de l'insecte tissant sa toile si bien construite est finalement l'idée que tout est régi, qu'il s'agit d'un mécanisme calculé de A à Z qu'on ne peut modifier, qui ne peut que nous attraper. On entre dans la machine infernale sans le vouloir, comme pris au piège. Chez Bergman, la toile est la vie humaine fondée par Dieu.

Ainsi nous pouvons dire que l'image de l'araignée chez le réalisateur permet une réelle réflexion sur le sens de la vie humaine et son rapport avec Dieu à travers tout le caractère antithétique des diverses significations de l'insecte. »

→ par Ingrid Favre





Le petit monde de *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman

Au coin de la rue du Minage et de la rue Chaudrier, en voyant le virage à peine occupé par la file, je me rassure, je devrais pouvoir rentrer pour cette séance matinale de *Fanny et Alexandre* à l'Olympia. Les badges des habitués et des connaisseurs qui ne rateront pas une séance, les regards des occasionnels qui débarquent un peu perdus : je suis bien au Festival. Trois heures de Bergman un mardi matin ? Il y a comme un air de déjà vu après *Andreï Roublev* de Tarkovski en 2017, visionné également durant une matinée entière. Mais ces heures passeront en un clin d'œil ou presque.

A l'université, en études nordiques, on décortique dans le texte les œuvres du réalisateur, livres, scénarios et films - a fortiori quand la majeure choisie est le suédois (nous n'étions pas nombreux !). Le plaisir de lire *Fanny et Alexandre* était déjà grand - sans l'écran. Un scénario passionnant, mettant en scène le monde du théâtre au tournant du vingtième siècle et le contraste de deux foyers que tout oppose : au cocon bienveillant d'une famille nombreuse se substitue la rigidité d'une union guidée par une orthodoxie sans bornes... Pouvoir voir le film projeté est une opportunité à ne pas manquer. C'est la première fois que je vois un Bergman au cinéma. Je suis émue, en vérité. Et je peux savourer cette projection dans mon cinéma de quartier. Quel luxe !

Enfoncée dans mon fauteuil douillet, je me laisse engloutir dans le « petit monde » de la famille Ekdahl. Bercée par la langue chantante, les atmosphères tour à tour chaleureuses puis glaciales. La lanterne magique chère à Bergman fascine dès le départ. Et la magie opère. On observe les fantômes et les apparitions se mêlant aux décors mystérieux. Réconfortants dans les temps difficiles, ils deviennent bien familiers et peut-être bien réels. Ce qui n'est pas une surprise dans cette ambiance dramatique.

En sortant, impossible de noter toutes les perles des spectateurs, amateurs ou avertis, qui donnent leur sentiment à peine le film terminé. Seule, j'écoute et me régale : « Bergman triche. Il se déifie de toute réalité ». La formule est parfaite !

Les textes de Bergman *Laterna Magica* et *Fanny et Alexandre* sont disponibles en Folio. À découvrir ou à relire !

La comédie à l'italienne un genre unique dans les années fastes du cinéma italien

La comédie populaire a cela de particulier qu'elle est assez peu prisée par la critique. On peut affirmer que, particulièrement en France, ce genre est relativement méprisé ou bien délaissé. L'ensemble de la presse critique spécialisée, depuis une cinquantaine d'années, et le contenu des diverses organisations d'événements cinématographiques montrent bien, s'il en était besoin, ce désamour. Il est à noter une très nette évolution depuis une dizaine d'années qui permet de lire davantage d'articles favorables à des films de ce genre ainsi que des programmations de cérémonie ou de festival qui lui font davantage de place.

Malgré tout, certains genres et réalisateurs échappent à ces attaques ou ces oubliés. La liste serait longue mais dans une période très précise, alors que la comédie française tombait dans la gaudriole et la facilité des années fastes qui précèdent le choc pétrolier, l'Italie va s'illustrer en proposant des comédies acides très critiques sur les travers de la société contemporaine : « la comédie à l'italienne ». Voilà un dénominatif peu valorisant que détestait d'ailleurs un des réalisateurs emblématiques de cette vague, Dino Risi :

« Pourquoi s'obstiner à dire « comédie à l'italienne » ? Celles qui sont faites en Amérique ne sont pas appelées « à l'américaine ». Comme les critiques aiment les étiquettes, je proposerais celle-ci : « la comédie à l'italienne comme la définissent les critiques à l'italienne ».

(Perché ostinarsi a dire commedia all'italiana? Quelle che vengono fatte in America non vengono chiamate all'americana. Siccome i critici amano le etichette, proporrei questa: la commedia all'italiana come la definiscono i critici all'italiana.)

L'ensemble de ces films, communément rangés derrière cette étiquette, vont faire les beaux jours du cinéma italien des années cinquante au début des années quatre-vingt avant que celui-ci ne sombre dans l'anonymat et le maelström de la



Les Camarades de Mario Monicelli

télévision privée. Aujourd'hui nous pouvons au gré des sorties constater que l'esprit de cette vague n'est pas moribonde, j'en veux pour preuve le prenant *Dogman* de Matteo Garrone, film d'ouverture du Festival cette année.

Un crépusculaire désespoir servi par des personnages terribles et formidables qui permettent ce rire aux bords des larmes typique de ce genre.

Dans la foulée du néoréalisme

La comédie italienne trouve sa source dans plusieurs traditions théâtrales : la commedia dell'arte, bien sûr, dont l'influence sur la typologie des personnages est évidente ; l'écriture des scénarios s'appuie sur la tradition du récit picaresque ; les puppi siciliennes, marionnettes traditionnelles présentées dans des saynètes par les puppari, remarquables marionnettistes ; les intermèdes comiques du music-hall populaire, très en vogue à la fin de la guerre ; la comédie bourgeoise de la période mussolinienne qui ironisait discrètement sur certains travers sociaux et qu'on peut retrouver dans les histoires de *telefoni bianci*, pièces de théâtre prisées pendant le fascisme et qu'a si bien brossé

Dino Risi dans son film éponyme (titre français : *Mon Dieu comment suis-je tombée si bas ?*).

Si la comédie à l'italienne est bien l'héritière de ces traditions, on peut aisément dire qu'elle voit le jour dans la foulée du néoréalisme qui, lui, broie plutôt du noir sur les cendres encore brûlantes de la Seconde Guerre mondiale. Elle va se construire, tout à la fois, en conservant une approche sociale des sujets mais en les traitant de toute autre manière. Elle va utiliser une arme redoutable : le rire. Puisque rire, c'est revivre un peu, autant que la farce soit totale. Elle va s'ingénier durant une trentaine d'années à critiquer, se moquer en brossant un portrait décapant de tous les travers de la société contemporaine.

Très rapidement deux époques vont se succéder dans l'évolution des productions : du début des années cinquante aux années soixante, les réalisateurs choisissent plutôt de dépeindre les classes pauvres et les expédients utilisés pour survivre dans une Italie en reconstruction. Dans un premier temps, ce sera l'époque dite du néoréalisme rose où, tout en continuant de filmer des situations dramatiques et angoissantes, les réalisateurs vont ajouter des « happy ends », des fins moins

pessimistes. La réalité italienne de l'après-guerre va, dès lors, bénéficier d'une lecture humoristique, souvent ironique.

Nouvelle vague

La fin des années cinquante et particulièrement l'année 1958 vont, en quelque sorte, marquer un virage dans le style comique du cinéma italien : le style néoréalisme rose va petit à petit être supplanté par des récits proposant une réelle analyse de la société et une satire féroce, bref, une véritable comédie de mœurs. Puis les comédies prendront des allures protéiformes à partir des années 1960. Elles s'intéresseront davantage à la classe moyenne et ses illusions amères, à la classe politique et ses magouilles, à l'église et son emprise. Dans les sixties, les actrices et les acteurs s'amusent avec leur propre image, entre jeu de miroir et autodérision.

On considère que le film qui marque le réel tournant pour cette «nouvelle vague» est *Le Pigeon* (1958) de Mario Monicelli. Cécile Mury, pour *Télérama*, en dit ceci : « *Clowns magnifiques et piteux, les personnages se débattent frénétiquement dans la misère d'une Italie en ruine. Ils*



Le Célibataire de Antonio Pietrangeli, avec Alberto Sordi

organisent un échec flamboyant, comme on se crée des lettres de noblesse. Leur maladresse touche au grandiose. Le réalisateur évoque tout un petit peuple démunie et bourdonnant. Moins cruelle qu'il Bidone ou I Vitelloni, satires réalisées par Federico Fellini quelques années auparavant, la farce dénonce avec un humour tendre et corrosif la marginalité qu'entraîne le chômage. Lorsque Peppe tente de se faire embaucher sur un chantier, un de ses compères le menace : « Ils te feront travailler, tu sais... »

C'est dans ces dernières paroles d'une grandiose naïveté (mais en est-ce vraiment ?) que se situe tout le savoir faire comique de ce type de comédie

A la suite de ce film, un nombre très important de réalisations sera produit. Dans cette profusion, des titres vont demeurer des références tandis que de nombreux autres, de qualités très diverses, vont disparaître.

Cette création prolifique va être dominée par quatre réalisateurs Luigi Comencini (*l'Argent de la vieille, La grande pagaille* deux films ont été programmés l'an passé lors du festival), Mario Monicelli (*Mes chers amis, Brancaleone*), Dino Risi (*Le fanfaron, Parfum de femme, La Femme du prêtre*), Ettore Scola (*Nous nous sommes tant aimés, Affreux sales et méchants*). Mais ces créateurs ne seraient rien sans les équipes de travail qu'ils ont constituées. Voici une des particularités de la comédie à l'italienne, non pas qu'elle ait été la seule à fonctionner ainsi, mais la fidélité dans la durée de ces équipes a été remarquable.

En effet ces grands réalisateurs vont être rejoints par des acteurs, des actrices, des scénaristes, des musiciens, des chefs opérateurs qui produiront ensemble la quintessence du genre.



Le Pigeon de Mario Monicelli, avec Vittorio Gassman et Totò

Totò, Mastroianni, Gassman... et les autres

Si on s'arrête aux comédiens, six acteurs restent les maîtres reconnus de ce genre :

- Acteur emblématique des débuts de la comédie italienne, Totò s'est glissé dans le rôle d'un Italien misérable, en butte au chômage et à la petite délinquance, risible mais aspirant à la dignité. Quelque peu égaré, à ses débuts, dans des films de qualité très moyenne, il va devenir un acteur culte de la comédie.

- Marcello Mastroianni : sans doute l'acteur le plus protéiforme qui a été capable tout au long de sa carrière internationale de passer de Fellini, Visconti, Angelopoulos à Bertrand Blier en n'oubliant jamais la comédie italienne vers laquelle il revenait régulièrement. Programmé cette année au festival pour *Les Camarades* de Mario Monicelli.

- Vittorio Gassman : grand acteur puis metteur en scène de théâtre, cet acteur joue plutôt les séducteurs, le matamore, dragueur, menteur, escroc et « grande gueule ».

- Alberto Sordi : campe davantage le rôle d'un « Italien moyen » lâche, profiteur, indolent et tire-au-flanc. Mais il peut être aussi totalement amoral et effrayant et joue également les aristocrates ou homme d'affaires totalement déconnecté de la réalité. Il a eu droit à une rétrospective l'an passé au festival et cette année était programmé *Le Célibataire*, comédie de Antonio Petrangeli

- Ugo Tognazzi : excelle dans des rôles de maris adultères ou trompés et autres personnages savoureusement absurdes et sardoniques. Il se révèle aussi dans la peau de l'homme veule, lâche et cynique. On a pu le retrouver cette année au sein de la programmation du festival dans *Qui a tué le chat ?* de Luigi Comencini.

- Nino Manfredi : incarne souvent des personnages truculents, grotesques voire monstrueux, ce sera le bouffon de la comédie. Mais il joue également les personnages naïfs, de la classe ouvrière, que la société va s'ingénier à broyer.

Lollobrigida, Loren, Cardinale... et les autres

Les actrices, quant à elles, qui ne sont pas exclusivement « étiquetées » comiques, auront une capacité quasi naturelle d'adaptation au genre. Aussi bien Gina Lollobrigida que Sofia Loren, Claudia Cardinale, Virna Lisi, Stefania Sandrelli, Laura Antonelli, Agostina Belli et Ornella Mutti, excelleront dans les différents rôles (pas toujours gratifiants) qui leur seront confiés, et donneront brillamment la réplique à des acteurs davantage mis en avant. Cependant, contrairement à la plupart des comédiens, elles sauront sortir de ce genre et accepter de tourner pour des œuvres cinématographiques différentes.

Les plus célèbres scénaristes restent Age et Scarpelli dont le travail est à la base de la réussite de nombreux films pour l'ensemble des réalisateurs cités.

Pour n'en citer qu'un, Armando Trovajoli sera le musicien attitré de Dino Risi et Ettore Scola.

« *Le filone* » (genre en italien) de la comédie à l'italienne finit par s'essouffler au bout d'une trentaine d'années. Il peine à se renouveler tant chez les réalisateurs que chez les comédiens, de plus les

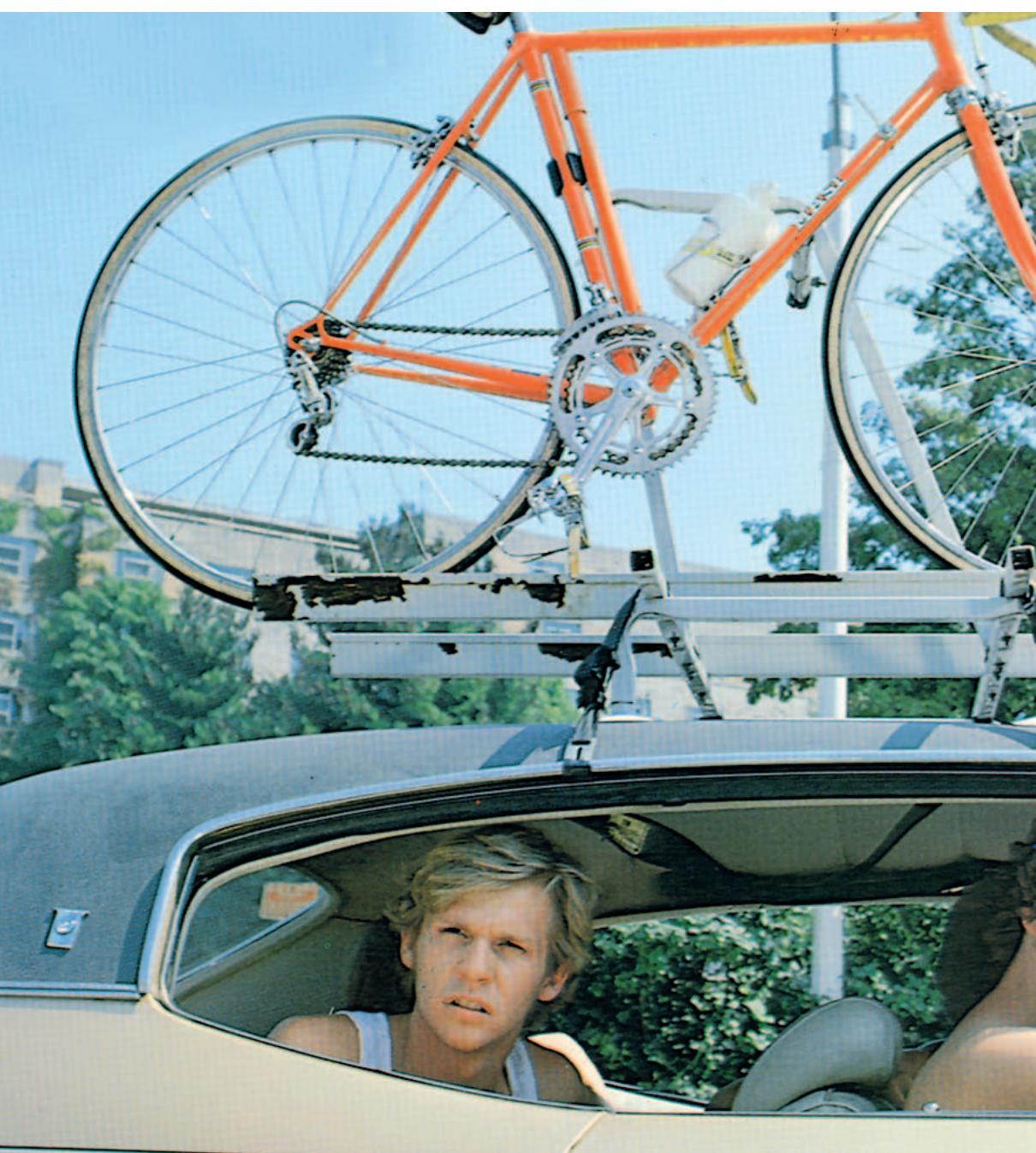
financements se tournent inexorablement vers la télévision. *La Terrasse* (1980) d'Ettore Scola est souvent désigné comme étant la dernière grande réalisation du genre.

Ainsi en refusant de présenter de pauvres gens opprimés, patients, prêts à souffrir en silence, la comédie italienne, tout au long de son existence, va jouer la carte de la satire sociale. L'ironie féroce et la farce grotesque, les personnages outranciers, les situations poussées à leur paroxysme, le cynisme clairement assumé teinté d'absurde jusqu'à la poésie sont autant d'ingrédients qui font la particularité de l'ensemble de ces films. Les bornes du bon goût dépassées, les comédiens qui s'abandonnent avec délice dans un cabotinage souvent maîtrisé génèrent ainsi un cinéma profondément iconoclaste et libérateur.

→ Par Alain Pétiniaux
Administrateur de l'association
du Festival International du Film de La Rochelle



Affiche italienne de *Nous nous sommes tant aimés*





Breaking away

de Peter Yates

Ce fut une chance – hélas trop rare – de découvrir, comme simple cinéphile, un film aussi beau et secret que *Breaking Away*, qui dormait en France depuis sa sortie discrète il y a presque quarante ans. Une stupéfaction aussi : comment ce film aussi attachant, ce croisement miraculeux entre le Nouvel Hollywood et le Teen movie que vénère toute une génération de cinéastes américains (Richard Linklater, Darren Aronofsky, P. T. Anderson, Quentin Tarantino), a-t-il pu connaître chez nous une postérité aussi piteuse ? Ce fut une autre chance de pouvoir, comme distributeur, en faire l'acquisition deux ans plus tard, de le ressortir en salles et de tenter de réparer cette injustice. Ce fut encore une chance, doublée d'un privilège, de pouvoir faire la première séance publique au Festival de la Rochelle, devant un public que je sais passionné et curieux. Celle de *Breaking Away* le 4 juillet dernier a atomisé mes craintes, et dépassé toutes mes attentes : salle de 400 places comble, des rires par rafales, des applaudissements nourris à la fin du film mais aussi – chose plus rare – pendant le film. Et à la sortie, un défilé de sourires et une salve de remerciements. Le film a vraiment commencé une nouvelle vie à ce moment-là et a, depuis sa sortie en octobre, conquis la presse et le public. Je ne sais pas si je fais ce métier pour vivre de tels moments, mais il est certain que de tels moments me redonnent foi en mon métier.

→ par Vincent Dupré
Théâtre du Temple Distribution

Central do Brasil, passé et avenir du Brésil ?

Central do Brasil, un film que les moins de 20 ans ne pouvaient pas connaître ?... Ce film magnifique est sorti l'année de ma naissance – en 1998 –, nous avons le même âge. Mais c'est dans notre famille un film culte, et j'ai arrêté de compter le nombre de fois où nous l'avons regardé... Une addiction au réalisateur, probablement, puisque nous avons aussi sur nos étagères *Diarios de motocicleta* (2004) et *On the Road* (2012). Mais un certain – beau – jour de juillet, dans la grande salle de La Coursive, est à marquer d'une double pierre blanche. Pour l'émerveillement de découvrir *Central do Brasil* sur cet immense écran, comme si j'avais été immergée dans la gare de Rio de Janeiro, dans l'autobus, dans les paysages du Sertao. Pour l'émerveillement de presque toucher les visages de Dora et de Josué. Et pour celui d'enfin rencontrer – de loin, je suis timide – le merveilleux Walter Salles, en personne, qui s'était déplacé au Festival pour raconter au public le tournage du film. Et nous donner des nouvelles de Vinícius de Oliveira, vingt ans plus tard... Cruelle coïncidence que *Central do Brasil* ressorte, en version restaurée, l'année de l'élection d'un certain président brésilien... Dans ma famille, nous attendons avec impatience son prochain film. Un nouveau road-movie qui dénoncerait, encore, l'éternelle misère d'une population brésilienne ? Avec à la clé un hommage à ce grand cinéaste lors d'une prochaine édition du Festival ?...

→ par Clara Coulon,
étudiante

Central do Brasil a remporté l'Ours d'or à Berlin en 1998



Walter Salles à La Coursive

Central do Brasil

de Walter Salles

Emotion

Comme aspirés vers cet horizon qu'ils devinent
Et leur promet un monde inconnu
Nus et pauvres dans le silence
Tous deux marchent vers un ailleurs.
Route de cendre jusqu'à ce village
Au cœur d'un Brésil perdu
Loin de Rio et de ses fièvres
Dora quitte la ville cruelle
Où elle avait perdu son âme
Brûlés par le feu du baptême
Roulés par un torrent d'amour
Au milieu de ces âmes simples
Sur les traces de leur passé
Ils retrouvent, avec le goût de vivre
Le sens de leur humanité.

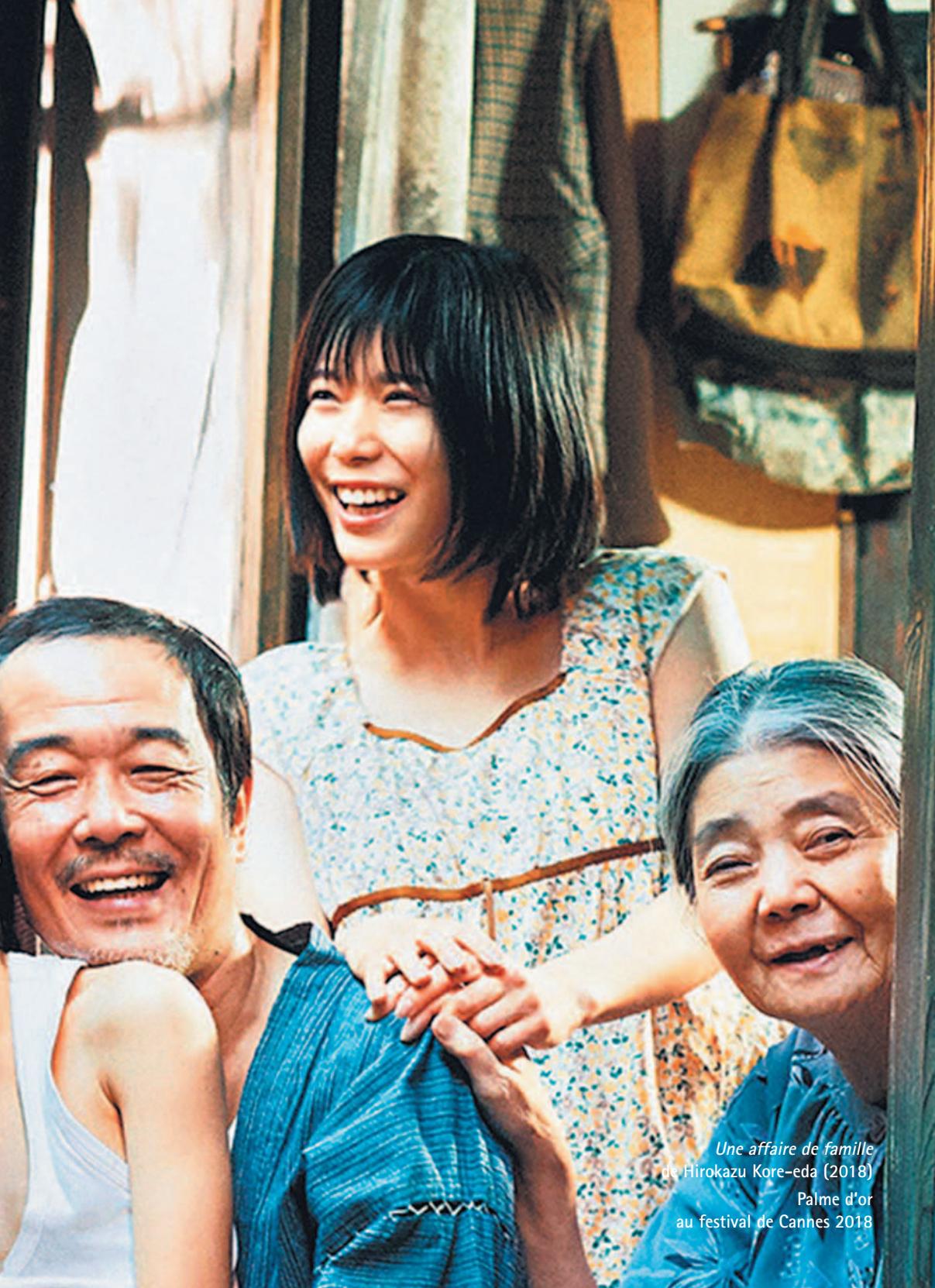
Mon coup de cœur du Festival 2018

→ par Lionel Tromelin
Administrateur de l'association
du Festival International du Film de La Rochelle



Vinicius de Oliveira et Fernanda Montenegro dans *Central do Brasil*





Une affaire de famille
de Hirokazu Kore-eda (2018)

Palme d'or
au festival de Cannes 2018



Les Versets de l'oubli, humanité des baleines, animosité de l'homme

Les baleines ont cette particularité, contrairement à la plupart des humains, de s'attacher les unes aux autres et de vivre en groupe, soudées, jusqu'à la fin.

Ce lien, si puissant, peut les conduire jusqu'à des extrêmes que même les plus empathiques d'entre nous n'oseraient imaginer.

C'est ainsi que chaque année, sur les côtes d'Amérique du Sud, on peut constater de massives vagues de suicides inexpliquées chez ces attachantes créatures.

Les Versets de l'oubli est en soi une histoire d'hommes baleines. Des hommes si attachés à la vie et si respectueux de la mort qu'ils ne peuvent envisager de laisser partir leurs semblables sans une marque de respect et d'affection, sans connaître leur histoire, la grande histoire de ceux qu'ils rendent à la terre.

Je suis touchée, en plein cœur, par ces hommes qui n'oublient pas, qui refusent d'oublier, pour eux, pour leurs semblables.

Je suis frappée par la douleur de notre monde, celle qui vient du cœur des hommes.

Pour rien au monde je ne quitterai la salle en abandonnant les personnages à leur quête.

Pour rien au monde je ne quitterai les paysages du Chili pour revenir à la banalité du ciel gris qui m'attend dehors.

Si peu de musique et pourtant le chant des baleines résonne.

Si peu de dialogues et pourtant le message est si puissant.

Je sors, titubante, mais ressourcée.

Je me sens baleine.

Je vis.

→ par Coline



L'incontournable douceur du souvenir

Un soir, tout pénétrés des douloureuses explorations des ténèbres de la psychologie de Bergman et des violentes luttes intérieures des personnages de Bresson, on entre, un peu au hasard, à la projection des *Versets de l'oubli*. On ne sait rien ou presque de ce film et de son réalisateur. Et l'on est tout de suite charmé au sens propre du mot. Charmé par un sujet tout à fait original, un monde impossible à situer entre le réel le plus dur et une douceur prégnante, entre la vie et la mort aux frontières abolies. Le personnage principal (joué merveilleusement par Juan Margallo), comptable scrupuleux des registres d'un cimetière, dialogue avec un fossoyeur qui n'enterre que les morts dont il peut raconter l'histoire. Les morts ne doivent pas être des « disparus ». Il faut faire exister ce monde des morts au plus près de nous, c'est la mission qu'il s'est fixée. Tout le film tourne autour de cette obsession qui est aussi bien philosophique que politique puisque, on le sait, c'est une marque des dictatures que de vouloir effacer le passé et de faire disparaître les opposants en effaçant leurs identités. La magie bien réelle de ce film tient à ces multiples dimensions qui se mêlent de façon totalement harmonieuse dans une douceur et une lenteur dont s'imprègne le spectateur. Il accepte avec plaisir l'étrangeté constante dont il ne saisit pas tout de suite le sens. Il est ainsi conduit à suivre le périple de cet homme dans cet entre-deux entre la vie et la mort qui n'est ni morbide ni effrayant. Au contraire s'en dégage progressivement un certain bonheur : le bonheur de se confronter à ce que nous fuyons habituellement en croyant nous en délivrer alors que c'est en l'affrontant sans peur que l'on se sent pleinement homme. L'originale beauté des images, les clairs-obscurs raffinés, le rythme volontairement apaisé, les dialogues rares mais denses sont empreints d'une indéniable poésie. La frontière abolie entre le réel et le rêve -- mais sans aucune pesanteur ni violence -- apparaît comme le moyen le plus simple de nous mener en douceur vers l'essentiel.

Le réalisateur iranien Alireza Khatami, dont c'est le premier long métrage, semble avoir réussi son ambition « d'étendre les limites du cinéma comme peut le faire la littérature avec le « réalisme magique » ».

→ par Marie-George Charcosset
Membre d'honneur de l'association
du Festival International du Film de La Rochelle



Mazarine Pingeot





Les étudiants de l'université Sorbonne-Nouvelle



Martine



Les lycéens de la région Nouvelle-Aquitaine



Ciné-concert GaBLé à la Belle du Gabut



Voyage au bout de l'enfer : le chasseur de daim

Comme un daim blanc effarouché qui traverse, indemne, cette forêt criminelle qu'on nomme humanité

Quelques jours avant l'ouverture du Festival, je refermais le très beau et étrange roman de Yannick Haenel, *Tiens ferme ta couronne*. Et je voulais absolument revoir *Voyage au bout de l'enfer*. Ce film que je n'avais vu que sur le petit écran de mes parents. Et pour cause, il n'a que quarante ans. Et j'en ai tout juste vingt. Mais quel rapport y a-t-il entre ce roman et ce film ? Quel rapport, ici, entre littérature et cinéma ? Le narrateur du roman

a écrit un énorme scénario sur la vie de Herman Melville, et l'évidence s'impose à lui : Cimino doit le lire. Parce que comme Melville, après le succès de *Moby Dick*, n'avait écrit que des livres que personne ne lisait, Cimino, après *Voyage au bout de l'enfer*, avait connu, avec *Heaven's Gate*, un échec terrible, un désastre qui avait fait de lui un paria...

Dans le roman, Cimino lit le manuscrit. Et s'ensuit une série d'aventures plus



rocambolesques les unes que les autres. Le point commun entre Melville et Cimino s'incarne dans un animal... Je préfère citer Haenel :

« Alors voilà : un jour, j'avais entendu une phrase de Melville qui disait qu'en ce monde de mensonges, la vérité était forcée de fuir dans les bois comme un daim blanc effarouché, et j'avais pensé à ce film de Michael Cimino qu'on appelle en France *Voyage au bout de l'enfer*, mais dont le titre original est *The Deer Hunter*, c'est-à-dire le chasseur de daim.

Dans ce film qui porte sur la guerre du Vietnam, où de longues scènes de roulette russe jouées par Christopher Walken donnent à cette guerre absurde la dimension d'un suicide collectif, le chasseur, joué par Robert De Niro, poursuit un daim à travers les forêts

du nord de l'Amérique ; lorsque enfin il le rattrape, lorsque celui-ci est dans son viseur, il s'abstient de tirer. [...] le daim épargné par De Niro dans le film de Cimino est le survivant d'un monde régi par le crime, il témoigne d'une vérité cachée dans les bois, de quelque chose qui déborde la criminalité du monde et qui, en un sens, lui tient tête : l'innocence qui échappe à une Amérique absorbée dans son suicide guerrier. Car le daim, en échappant au sacrifice, révèle avant tout ce qui le menace, c'est-à-dire le monde devenu entièrement la proie d'un sacrifice. »

J'invite celles et ceux qui ont vu (ou revu) ce film mythique à ouvrir *Tiens ferme ta couronne...*

→ par Benjamin Clément
Étudiant et festivalier

Tiens ferme ta couronne de Yannick Haenel, Gallimard



Pour la première fois, la Belle du Gabut !

Depuis quelques années déjà, le Festival accorde une place importante à la musique. Tout au long de la programmation, les événements se suivent (et ne se ressemblent pas). Dans le désordre, citons *La Leçon de musique*, l'an dernier avec pour la première fois une compositrice, Béatrice Thiriet, une soirée déjantée à *La Sirène* avec le trio lyonnais Zéro, le travail avec les jeunes musiciens du Conservatoire de La Rochelle, la collaboration avec les élèves des lycées de la Région Nouvelle-Aquitaine et le hautboïste Christian Pabœuf, le 3^e Forum Itinérant des Musiques à l'Image, un portrait de Chilly Gonzales, notre inimitable pianiste Jacques Cambra dans la Salle Bleue, et un ciné-concert à la Belle du Gabut...

L'été dernier, la Belle du Gabut, lieu à part dans le paysage rochelais, a ouvert sa scène et son espace éphémère au Festival pour une première collaboration épataante. À partir de courts-métrages issus de la série d'animation ComiColor d'Ub Iwerks (collaborateur de Walt Disney, créateur graphique du personnage de Mickey), GaBLé, groupe de pop électronique déglinguée et hypnotique, a construit une singulière proposition à partir de samples et d'instruments bricolés. Le résultat est un spectacle bluffant et extrêmement maîtrisé, écho parfait aux contes de fées décalés et survitaminés qui constituent la collection ComiColor.

En première partie de programme étaient projetés une sélection de clips animés de Yannick Lecœur, collaborateur régulier de GaBLé et réalisateur de *Regarde en bas où l'ombre est plus noire* avec les élèves du lycée Valin.

Une belle première, ouverte à une vraie diversité de publics, de tous âges et de tous horizons ! Et l'été prochain, on remet le couvert...



Ciné-concert de GaBLé à la Belle du Gabut



Emmanuel Denizot portrait d'un traducteur

Le métier de traducteur demande un niveau d'expertise et de professionnalisme particulièrement élevé. Et traduire – adapter – pour le cinéma, c'est un art à part entière. Un métier peu connu du public, mais un métier essentiel : grâce à la subtilité des sous-titres, nous entendons les véritables voix des acteurs et nous pouvons nous immerger dans la culture d'un pays. Emmanuel Denizot, traducteur-adaptateur, s'est installé à La Rochelle il y a trois ans.

FIFLR : Vous avez fait toute votre carrière dans ce métier. Quel parcours vous y a mené ?

Emmanuel Denizot : J'ai étudié à l'Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction de Paris, en anglais principalement, mais aussi en espagnol et en allemand, avant de m'installer à Londres, en 1995. Passionné de cinéma depuis toujours, j'ai travaillé comme adaptateur et assistant de production pour la chaîne Disney Channel à Londres. Et puis j'ai eu la chance de travailler pour TCM, chaîne qui diffuse de grands classiques du cinéma, issus des catalogues MGM, Warner Brothers, RKO Pictures & United Artists. C'était en 2000, et c'est pour TCM que j'ai écrit mes premiers sous-titres. Je suis rentré à Paris en 2003 et j'ai très vite commencé à travailler avec des laboratoires de sous-titrage, LVT et Titra Film.

Combien de films avez-vous traduits dans votre carrière ?

E. D. : J'ai traduit une centaine de films pour la télévision et la vidéo, et côté cinéma, j'ai déjà sous-titré près de quatre-vingt longs métrages, dont beaucoup de films américains et britanniques, mais pas uniquement. J'ai eu le bonheur de travailler sur les œuvres de cinéastes importants et, surtout, talentueux. Andrew Haigh – 45 ans avec un duo d'acteurs magnifiques, Charlotte Rampling et Tom Courtenay, et *La Route sauvage* avec Steve Buscemi – David O. Russell, Ira Sachs, James Marsh, Joachim Trier, Lenny Abrahamson avec un film inclassable *Frank* interprété par Michael Fassbender, Michael Moore, Susanne Bier, Thomas Vinterberg...

Des films particulièrement importants ?

E. D. : Oui, bien sûr. Le merveilleux film sur la ville de Liverpool du réalisateur britannique Terence Davies, *Of Time and the City*, sous forme d'ode poétique et composé principalement d'images d'archives, sélectionné au Festival de Cannes en 2009 ; l'adaptation par l'Américain Joss Whedon de *Beaucoup de bruit pour rien*, la comédie



Emmanuel Denizot avec Ava Cahen, cofondatrice et animatrice du Woody Club, critique à l'émission *Le Cercle* de Canal+. Photo : Olivier Benoit

de William Shakespeare, *The Young Lady* de William Oldroyd adapté du roman *Lady Macbeth du district de Mtsensk* de Nikolai Leskov. Et bien entendu, *The Square*, dont le distributeur Bac Films m'a confié le sous-titrage, et pour lequel Ruben Östlund a décroché la Palme d'or au 70^e Festival de Cannes.

Vous avez traduit les dialogues de *Shut Up And Play The Piano*, que le Festival a programmé l'été dernier. Sur quel film travaillez-vous actuellement ?

E. D. : J'ai terminé récemment le premier long métrage d'une réalisatrice britannique, Harry Wootliff, *Only You*, avec l'actrice espagnole Laia Costa et le Britannique Josh O'Connor qui a été présenté en avant-première mondiale au festival BFI de Londres. J'ai aussi eu la chance de sous-titrer un magnifique documentaire sur l'œuvre et la vie du grand couturier britannique Alexander McQueen, pour le distributeur Le Pacte, qui sortira en mars 2019. J'attends à présent le prochain film de l'Irlandais Paddy Breathnach qui avait réalisé *Viva* en 2015.

Votre métier comporte des contraintes liées à la technique, mais pas seulement...

E. D. : C'est un métier très technique, en effet. Nous traduisons dorénavant les films directement sur l'image, grâce au numérique, sur un logiciel qui ressemble à un logiciel de montage. Sous-titrer un film, c'est deux ou trois semaines de travail seulement, il faut donc être capable de trouver le ton juste rapidement. Mais le côté le plus difficile de ce métier, c'est probablement de travailler la plupart du temps seul devant son écran d'ordinateur... Mon métier, c'est une passion. Une passion pour le cinéma. Et j'ai la grande chance de passer une bonne partie de ma vie à visionner des films !

Jules + Jim, dans le tourbillon de la vie...



Photo : Olivier Benoit

« La vocation de *Jules + Jim*, c'est de transmettre à toutes les générations les plus beaux films de patrimoine », explique Emmanuel Denizot, fondateur il y a un peu plus d'un an de l'unique ciné-club de la ville. Un ciné-club, c'est un lieu de rencontre pour des spectateurs de toutes les générations, qui peuvent se retrouver aussi bien pour un film d'Hitchcock que pour un film de Woody Allen, ou un film de... François Truffaut. Un lieu pour les cinéphiles pur jus comme pour les néophytes.

Les ciné-clubs ont disparu malheureusement l'un après l'autre du paysage français. Ils sont pourtant les passeurs d'une mémoire utile. Lorsqu'il est arrivé à La Rochelle, il y a tout juste trois ans, Emmanuel a été très surpris : « Dans cette ville de cinéma et de cinéphiles, qui a la chance de compter de nombreuses salles, dont deux cinémas d'art et essai, mais aussi un certain nombre de festivals, en particulier, bien sûr, le Festival Inter-national du Film de La Rochelle, que je fréquente depuis une bonne dizaine d'années, l'absence de ciné-clubs était très étonnante. » Avec *Jules + Jim*, Emmanuel réussit le pari d'attirer dans les salles ceux qui ne s'autorisent pas forcément à fréquenter cinémas d'art et essai et festivals. Au prix d'un immense travail ! Se procurer des films de patrimoine, du monde entier, qui plus est en version restaurée, faire venir des personnalités importantes du monde du cinéma – journalistes, écrivains... –, c'est un véritable sacerdoce...

Tous les films sélectionnés et projetés par *Jules + Jim* sont en VO... sous-titrée !

Déjà au palmarès de Jules + Jim :

Diamants sur canapé
de Blake Edwards (1961)

Manhattan de Woody Allen (1979)
(en partenariat avec le Woody Club)

Nico, 1988 de Susanna Nicchiarelli (1988)

Victoria de Sebastian Schipper (2015)
(en partenariat avec La Belle du Gabut)

Thelma & Louise de Ridley Scott (1991)
(en partenariat avec La Belle du Gabut et les Rochelaises connectées)

Shut Up And Play The Piano
de Philipp Jedicke (2018)
(en partenariat avec Les Escales Documentaires)

Et une mini-rétrospective de trois films restaurés de John Carpenter avec un documentaire de Jean-Pierre Lavoignat (en partenariat avec La Sirène et Revus & Corrigés)

(Toutes les projections à l'Olympia sauf mention contraire)

Les Chaussons rouges

de Michael Powell
et Emeric Pressburger

Rendez-vous le 17 janvier pour la projection d'un chef-d'œuvre inoubliable et hélas rarement projeté : *Les Chaussons Rouges* (1948), film le plus célèbre du tandem Michael Powell et Emeric Pressburger. Moira Shearer, alors ballerine au Sadler's Wells Theatre aux côtés de Margot Fonteyn, y tient son premier et unique rôle au cinéma.



Maison de l'Etudiant le 17 janvier à 18h30. Projection suivie d'une présentation de trente minutes par l'écrivaine et psychanalyste Sarah Chiche.

Heurs et malheurs du cinéma à Singapour

Yves Francillon, notre secrétaire général adjoint, s'est envolé pour Singapour, où il a posé ses valises pour une durée indéterminée. Il ne rompt pas pour autant ses liens avec le Festival, puisqu'il en sera désormais le correspondant. Pour *Derrière l'écran*, il livre sa première chronique !

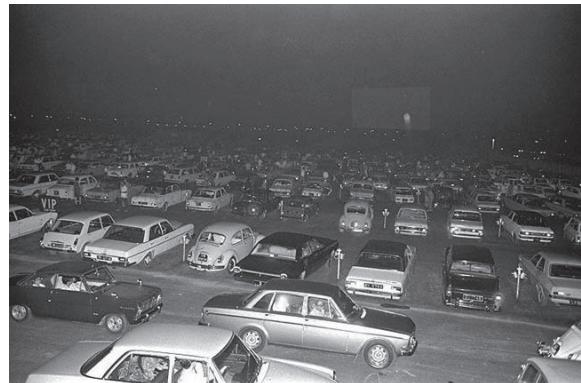
Je découvre une histoire plutôt riche, à ma grande surprise (beaucoup de Singapouriens ont fréquenté les salles de cinéma dans les années 1950 à 2000) avec malheureusement un effondrement et une uniformisation au tournant des années 2000. Netflix et le visionnement sur téléphone portable dans le métro ont pris le relais.

Petite chronologie :

1. Les débuts vers 1900/1930 (avec un Français qui ouvre une salle !!!) dans une petite ville portuaire
2. L'âge d'or de la production après l'occupation japonaise (post Première Guerre mondiale-1970 jusqu'à la séparation entre la Malaisie et Singapour en 1965)
Deux studios de production, Malay Studios et Shaw Organisation sont très actifs : des acteurs et actrices de cette époque redeviennent à la mode actuellement. Lorsque Singapour devient un pays indépendant en 1965, les studios Malay déménagent à Kuala Lumpur et les studios Shaw à Hong Kong.
3. Les années 1970 à 2000 : les salles indépendantes sont dynamiques et les Singapouriens fréquentent beaucoup ces salles. Le cinéma s'installe aussi en plein air sous les tropiques avec l'ouverture du plus grand Drive-in d'Asie. La température moyenne étant autour de 30°C, il n'y avait pas de climatisation à cette époque dans les voitures.
4. Le paysage actuel (constitution de grands groupes, comme CGR ou UGC en France), avec pop-corn, coca, et McDo à l'entrée ; un cinéma indépendant très actif « The Projector » fait le bonheur des cinéphiles. Ces complexes disposent de salles bien équipées mais « ultra climatisées » : il faut y aller avec pull et chaussettes... le progrès ! Dommage que ce passé cinéphile si riche se soit enfui à jamais... Mais il y a des cinéastes qui tournent et résistent aux grosses productions américaines. Comme 75 % des Singapouriens sont d'origine chinoise, je pensais trouver davantage de films produits par la Chine. Il y a aussi des films indiens qui passent dans le quartier indien (prévoir minimum 3 heures de projection !).

→ par Yves Francillon

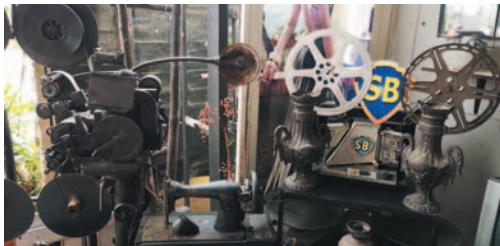
Correspondant du Festival International du Film de La Rochelle en Asie



Dans les années 1970, le plus grand cinéma drive-in d'Asie, pouvant accueillir 900 véhicules, a également ouvert ses portes à Jurong.



Au bar du cinéma indépendant «The Projector», lieu décalé et improbable à Singapour, dans le style des années 1960, rencontre avec Ken Kwek, réalisateur singapourien plein d'humour et connu en France pour son film *Unlucky Plaza*.



PETITE HISTOIRE

1904, date à laquelle l'entrepreneur français Paul Picard est arrivé. Avec l'aide d'un bijoutier, il a ouvert le premier cinéma sous pavillon de Singapour, le Cinématographe de Paris, au Malay Theatre, situé au 320 Victoria Street. Le cinéma de Picard a projeté des films d'une heure les samedis pendant les séances de 18h30 et 23h30. Il a joué de la musique pour accompagner les films muets et a également commercialisé et géré les billets : un siège en troisième classe était vendu à 10 cents et un billet réservé, siège, 50 cents



CAPITOL BUILDING AND CINEMA, SINGAPORE

Le Cinéma Capitol était le cinéma phare de la Shaw Organisation après l'achat en 1946 du bâtiment Capitol (plus tard renommé Shaw Building).



Aujourd'hui les cinémas sont dans les derniers étages des shopping centers. Salles hyper climatisées, spectateurs mangeant du popcorn et buvant des cocas. Ce qui est étonnant, c'est qu'à Singapour la législation est sévère : il est interdit de boire et manger dans les transports, même dans les couloirs du métro (500 euros d'amende !). Mais dans les cinémas, on peut...

Popcorn !

Non, ce n'est pas une blague... l'application qui donne toutes les programmations de films sur Singapour s'appelle POPCORN !!!

A Singapour, tout passe par des applis. Si le Festival était ici, il faudrait une application. Presque plus de doc papier, tout est dématérialisé...

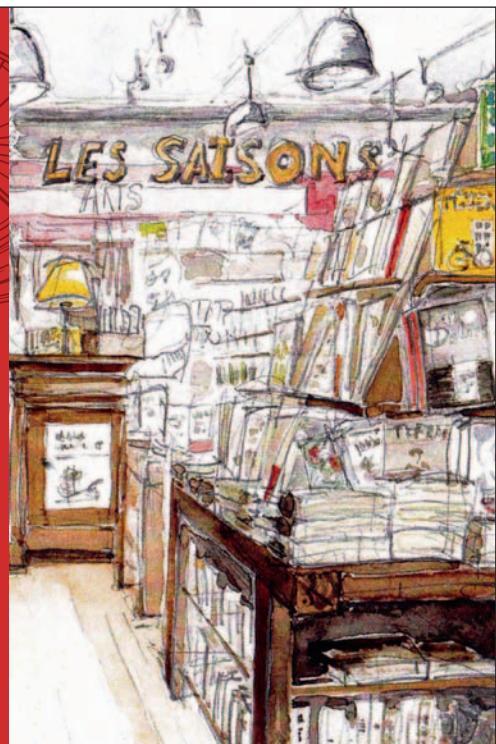
PS. Je viens de rencontrer Romain Duris à l'alliance française de Singapour. Frêle et discret... Il vient présenter son dernier film ce soir et inaugurer demain une expo de ses dessins... Interdite aux moins de 18 ans... mais à Singapour on ne rigole pas avec les représentations de sexes !

LES SAISONS LIBRAIRIE

LES SAISONS

21 rue St Nicolas
17000 La Rochelle

05 46 37 64 18
librairie@lessaisons.fr
www.lessaisons.fr



réinventons / notre métier



Acteur de votre protection financière...
et ce n'est pas du cinéma !

Piganiol Marie - Prevel Pierre Claude

Agents Généraux AXA

24 avenue du Champ de Mars - 17028 La Rochelle Cedex 01
Tél. 05 46 34 39 73 - Fax : 05 46 67 47 80
agence.l2p@axa.fr

Petit compte-rendu de deux nouvelles festivalières...

Nous étant rapprochées de La Rochelle depuis quelques années, nous avons eu l'immense plaisir d'être ici cette année pendant les journées frénétiques du Festival.

Ce fut pour nous dix jours d'une grande intensité puisque nous avons pu assister à une trentaine de films présentés au programme. Le rythme était intense et les journées caniculaires, mais ce premier Festival du Film de la Rochelle restera pour nous une découverte certes, mais surtout un rendez-vous à ne plus manquer.

Nous avons pu - grâce aux rétrospectives - voir et revoir les chefs-d'œuvre immortels d'Ingmar Bergman et d'Aki Kaurismäki, nous introduire dans le monde de l'Art et de la musique avec *le mystère Picasso*, Philip Glass, John Cage et l'impressionnante performance de Marina Abramovitch au MoMA, assister à la soirée du Conseil Départemental avec Pierre Salvadori et son film *En liberté !*, voir en avant-première le film *Nos batailles* de Guillaume Senez, un chef-d'œuvre engagé et admirablement interprété par Romain Duris, et le dernier film de Lars Von Trier *The House that Jack Built*, découvrir l'après Maïdan avec Marina Stepanska dans *Falling*, puis le cinéma bulgare avec *Problème de moustiques et autres histoires*, assister à la soirée de Clôture du Conseil Régional et finir en beauté avec le mythique *Bagdad Café* ! ...

Que de souvenirs délicieux, mais quelques regrets malgré tout ; n'avoir pu voir *Une affaire de famille* de Kore-edo Hirokazu où la file d'attente dépassait toute possibilité de rentrer dans la salle ce jour-là et la Nuit avec Christopher Walken dont je connaissais déjà *Voyage au bout de l'enfer* mais que j'aurais aimé revoir, ainsi que les deux autres présentés cette nuit-là, mais la fatigue, les yeux en souffrance (avec les sous-titres) et la chaleur ont fini par avoir raison de nous...

En résumé, nos dix jours resteront inoubliables, nous remercions tous ces lieux où nous avons été magnifiquement accueillies et nous adressons tous nos compliments au Festival pour son impeccable organisation, un agenda pratique et extrêmement bien fait, une affiche sublime et un catalogue très esthétique.

Nous serons définitivement présentes à la 47^e édition en 2019 !

→ par Chantal et Marissa Courant

Un festival cinéphile et populaire

C'est l'un de nos grands festivals de cinéma nationaux, aujourd'hui de renommée internationale, qui s'est construit progressivement depuis 1972 tout en révélant des choix politiques et artistiques forts, faisant sa singularité dans le paysage des festivals de cinéma en France.

Deux mois après l'ouverture du Festival de Cannes, il est doux d'humér l'ambiance conviviale et détendue du Festival international du film de la Rochelle, plus proche de celle du Festival du Court métrage de Clermont-Ferrand, où public, invités et journalistes se mélangent dans les files d'attente...

D'abord, ce qui fait la singularité de ce festival c'est son ambiance estivale et bonne enfant, la lumière de juillet, le port, la mer. Ensuite, une envie folle de dévorer au sein de la programmation, une multitude de cases qui offrent un panorama du septième art concernant aussi bien des films inédits que des films anciens. Passer d'un classique de l'histoire du cinéma à une découverte d'une cinématographie peu montrée demeure chaque fois le pari relevé d'une l'exigence éditoriale indéfectible.

C'est cet éclectisme et cette diversité qui font plus que jamais le prix de La Rochelle, avec cette l'impression tenace qu'on ne parle que de cinéma, tout le temps et avec tout le monde.

Une même idée du cinéma semble irriguer les rues et les salles de la ville, symbolisée par l'absence de compétition, idée qui consigne à partager une émotion. Assister en famille, c'est-à-dire avec ma fille de 8 ans, à une projection de films de Laurel et Hardy, présentée et accompagnée par Serge Bromberg, en compagnie de 600 spectateurs dans la grande salle de la Coursive, restera à la fois un des grands moments de l'édition 2017 et un souvenir à jamais gravé dans ma mémoire de festivalier. Allier l'émotion, ici le rire, la cinéphilie, deux grands du Burlesque, et le partage dans un espace commun, l'écrin de La Coursive, fait de cet événement un des lieux uniques où une telle prouesse peut encore exister.

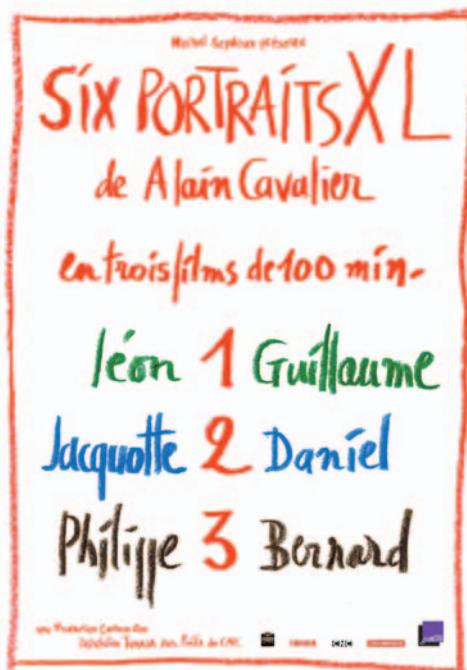
La Rochelle fait partie aussi de ces festivals où les invités sont à la fois accessibles tout en participant incognito aux séances. On peut y croiser Michel Piccoli, habituel festivalier comme Juliette Binoche venue en toute

simplicité à une séance présentée par Alain Cavalier heureux de partager son dernier film en avant-première. Comme on peut aussi écouter le réalisateur Alain Guiraudie exposer son parcours, sa démarche artistique pendant deux heures au théâtre Verdière, autre lieu de rencontre des invités avec le public.

Si le Festival de La Rochelle ne propose pas de compétition et n'organise pas non plus de « marché », il n'en reste pas moins soucieux d'accueillir avec gourmandise les « professionnels de la profession » (exploitants, distributeurs, représentants de festivals) heureux de joindre l'utile à l'agréable.

Toujours désireux de maintenir son engouement populaire et son exigence artistique, le Festival de La Rochelle devra veiller enfin au renouvellement de son public s'il veut rester l'un des endroits les plus réputés en France pour découvrir des films, pour en revoir, pour en discuter et pour en jouir pleinement pendant ces neuf jours de bonheur cinéophile.

→ par Jérôme Fattaccioli
Directeur du cinéma L'Autan de Ramonville Saint-Agne



Le Festival « hors les murs »

Parce que l'objectif du Festival est de transmettre le bonheur du cinéma au plus grand nombre, même à ceux qui sont éloignés des salles du centre de La Rochelle, des projections ont lieu « hors les murs ». A Saintes, au cinéma Le Gallia, à Niort, au cinéma Le Moulin du Roc, dans les médiathèques de Matha, de Marennes et de Saint-Pierre-d'Oléron, mais aussi à Saint-Martin-de-Ré et, plus près encore, à Villeneuve-les-Salines et à Mireuil... La culture décloisonnée, pour tous, partout.



Chicken Run de Nick Park et Peter Lord

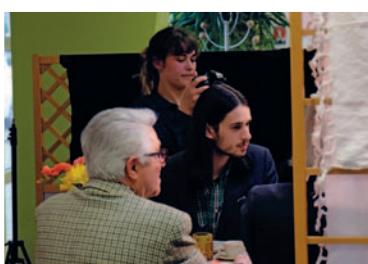
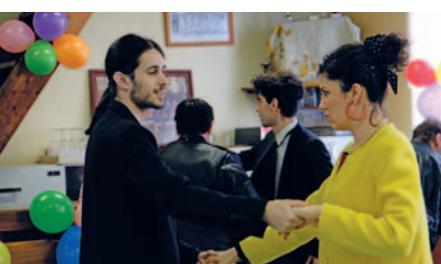
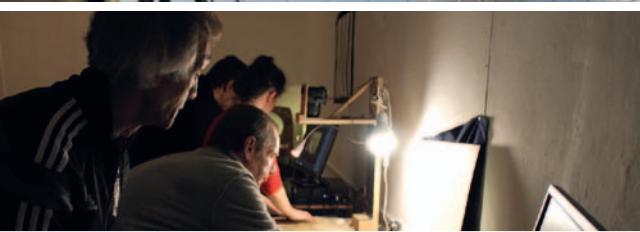


Sur le parvis du centre social Le Pertuis

Douze mois de création et d'engagement

Le Festival, au-delà des dix jours de projection au début de l'été, c'est aussi une présence tout au long de l'année. Des réalisatrices et réalisateurs en résidence dans différents lieux et quartiers de La Rochelle, hors les murs ou derrière les murs, à la maison d'arrêt de Saint-Martin-de-Ré. Engagement des habitants et des associations, de toutes les personnes qui se sont impliquées dans les tournages, travail d'Anne-Charlotte Girault... En projet, le 3^e volet du documentaire de Vincent Lapize, *Battements d'ailes avant travaux*, un film de Nicolas Habas dans le cadre des 40 ans de la politique de la ville. Nous y reviendrons en détails dans le prochain *Derrière l'écran*.

Les dvd des précédentes productions du Festival à l'année sont disponibles au prêt à la Médiathèque Michel-Crépeau.



Électisme et absence de compétition

A peine une édition se termine-t-elle que l'équipe prépare la suivante ! Un travail considérable et un défi à relever année après année... Le public est toujours là, le Festival fonctionne toujours aussi bien, avec sa spécificité : électisme et absence de compétition. Avec 86037 entrées, la 46^e édition est, en termes de fréquentation, la deuxième meilleure de notre histoire. Mais au-delà des chiffres, des moments forts :

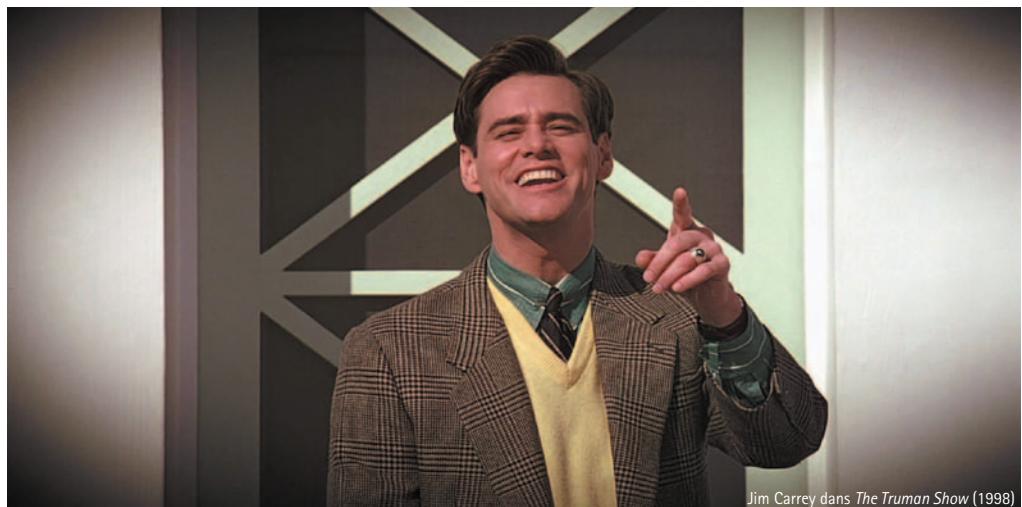
- . L'exposition des affiches de films de Robert Bresson à la Tour de la Lanterne a été plébiscitée
- . L'hommage à Aki Kaurismäki a attiré les foules
- . La découverte du cinéma bulgare a suscité une très grande curiosité (mention spéciale au documentaire *Je vois rouge*, diffusé par Arte l'automne dernier)
- . Les comédies *En liberté !* de Pierre Salvadori et *Au poste !* de Quentin Dupieux ont fait salle comble à La Coursive

. Et *Sourires d'une nuit d'été* d'Ingmar Bergman est le film qui a rassemblé le plus grand nombre de spectateurs.

En attendant le prochain *Derrière l'écran*, quelques « indiscretions » sur la programmation de la 47^e édition...

- . Un hommage à Dario Argento (en sa présence !)
- . Une rétrospective Arthur Penn (*Bonnie and Clyde*, *Little Big Man...*)
- . Un hommage à Jean-François Laguionie (*Louise en hiver*, *Le Tableau*, *L'Île de Black Môr...*)
- . Une découverte du cinéma islandais (et peut-être le retour à La Rochelle de Benedikt Erlingsson !)

Rendez-vous sur le site du Festival :
www.festival-larochelle.org
et sur la page Facebook : @FIFLR



Jim Carrey dans *The Truman Show* (1998)

Depuis 46 ans, le Festival International du Film de La Rochelle s'engage à apporter tous les bonheurs du cinéma à tous les publics. Ceci n'est possible que grâce au soutien de tous nos partenaires. Parce que la culture et sa transmission sont plus importantes que jamais, nous les remercions et leur renouvelons toute notre reconnaissance :

La Ville de La Rochelle, son maire Jean-François Fountaine, Arnaud Jaulin, adjoint à La Culture, Marion Pichot, conseillère municipale et leur équipe,

Le Conseil Départemental de Charente-Maritime, son Président Dominique Bussereau et son équipe,

La Région Nouvelle-Aquitaine, son Président Alain Rousset et son équipe,

La Région Nouvelle-Aquitaine Régie Cinéma et Pascal Pérennès,

La régie Cinéma d'Angoulême, le Ministère de la Culture et de la Communication,

Le Centre National du Cinéma et de l'Image Animée, sa Présidente Frédérique Bredin et Laurent Weil, Europe Creative Programme MEDIA de la Commission Européenne,

La Coursive, Franck Becker, Florence Simonet et leur équipe, qui nous accueillent chaque année avec une disponibilité sans faille, le Centre des Monuments Nationaux, le Centre Intermondes, son Président Guy Martinière et Sarah Doignon, La Sirène, Daniel Joulin et David Fourrier, le Muséum d'Histoire Naturelle et sa conservatrice Elise Patole-Edoumba, La Belle du Gabut, la Médiathèque Michel-Crépeau et les Médiathèques de la ville de La Rochelle, Villeneuve-les-Salines, Laleu, La Pallice et La Rossignolette-Mireuil, la Ludothèque de Villeneuve-les-Salines, l'Aquarium de La Rochelle, , le Groupe Hospitalier de La Rochelle-Ré-Aunis, l'Association culturelle sport et plein air de l'hôpital Marius Lacroix et l'Agence Régionale de Santé Nouvelle-Aquitaine, l'Université de La Rochelle, Conservatoire de Musique et de Danse de La Rochelle, Cristal Publishing,

La Direction des Affaires Culturelles Nouvelle-Aquitaine, la CCAS - CMCAS de La Rochelle, La Fondation Fier de nos quartiers, Engie, la Fondation Crédit Mutuel Océan,

Le Commissariat Général à l'Égalité du Territoire, la Communauté d'agglomération de La Rochelle,

la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de la Charente-Maritime, la Mairie de Saint-Martin-de-Ré, l'Auberge de Jeunesse de La Rochelle, le Collectif d'associations de Villeneuve-les-Salines et Mission Locale (Garantie Jeunes), Horizon Habitat jeunes, le Lycée Dautet, le Lycée Valin,

Le Centre Social Le Pertuis, l'EHPAD Le Plessis, La Passerelle – Mairie annexe de Mireuil, le cinéma Le Gallia (Saintes), le cinéma Eden Pasteur (Saint-Jean-d'Angély), Passeurs d'Images,

LEA Nature, Ernest le Glacier, la librairie Les Saisons,

La Cinémathèque Française, L' Institut français, la Sacem, Copie privée, l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, la Cinémathèque de Toulouse, Lobster Films, Cinematek de Bruxelles, Gaumont, Tamasa, Les Acacias, TF1, Studio Canal, Carlotta Films, Institut suédois, Nowe Horizonti, Mary-X Distribution, Epicentre Films, Pyramide Films, Finnish Film Foundation, Ambassade de Finlande, Shellac,

Office National du Film du Canada, NEF Animation, Sodec, Délégation Générale du Québec, Prenez du relief, OFQJ, Bulgarian Film Center, MEDIA Desk de Bulgarie, Sofia International Film Festival, le Festival du cinéma bulgare de Paris,

Ainsi que

ACID, Allianz, Association Parler français, Atlantic Aménagement, Archives municipales., AVF, Cognac Bache-Gabrielsen, BulCiné, Cinécim, la Cinetek, les Collections Claude Bouni, le Comité National du Pineau des Charentes, le Comité de quartier de la préfecture, Le Comptoir, CREADOC, DCP Création, DIRECT, l'Ecole des Métiers du Cinéma d'Animation (Angoulême), la Fémis, la Fête du Cinéma, Filmair Services, Les Films du Losange, l'Imprimerie IRO, La Poste, le Moulin du Roc (Niort), l'Office public de l'habitat, Omystay, Pianos et Vents, Positif, Qui fait quoi ?, la RTCR, le Studio 17 K'Rats, Trafic Image,

Château Le Puy, Eco Concession La Rochelle, le Thé des écrivains, E-Media, Soram,

Nos amis journalistes de La Rochelle : Sud-Ouest et France Bleu La Rochelle, et nos partenaires nationaux : Ciné+ Libération, Les Inrockuptibles, France Culture, Sens critique, Universcine, Télérama, Positif, Les Cahiers du Cinéma.

Le Festival est une association rochelaise dont les administratrices et administrateurs* s'investissent toute l'année pour l'ouvrir au plus grand nombre et relayer l'équipe professionnelle. *Derrière l'écran* est le fruit de leur travail ; il vous est offert par l'association, qui remercie toutes les plumes qui ont contribué à la rédaction de ce 20^e numéro, toutes celles et ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice et toutes celles et ceux, institutionnels, partenaires, commerçants rochelais, sans qui ce magazine n'aurait pu exister.

*Les administrateurs, par ordre alphabétique :

Thierry Bedon, secrétaire général

Danièle Blanchard

Daniel Burg, vice-président

Marie-Claude Castaing

François Durand, trésorier adjoint

Yves Francillon, secrétaire général adjoint

Paul Ghézi, président

Pierre Guillard

Florence Henneresse, vice-présidente

Alain Le Hors, trésorier

Alain Pétiniaud

Lionel Tromelin

Pour adhérer ou pour écrire un article dans le prochain *Derrière l'écran* :

Association du Festival International du Film de La Rochelle, 10 quai Simenon, 17000 La Rochelle

Derrière l'écran est le magazine de l'association du Festival International du Film de La Rochelle

Directeur de la publication : Paul Ghézi

Rédactrice en chef : Florence Henneresse

Secrétaire de rédaction : Thierry Bedon

Rédacteurs : Thierry Bedon, Benjamin Clément, Raphaëlle Champeau, Marie George Charcosset, Coline, Chantal et Marissa Courant, Vincent Dupré, Ingrid Favre, Jérôme Fattaccioli, Yves Francillon, Paul Ghézi, Florence Henneresse, Mai-Linh Leffray Bidous, Elisabeth Levain, Margaux, Marius, Alain Pétiniaud, Lionel Tromelin, avec la collaboration de Danièle Blanchard, Anne-Charlotte Girault, de Sophie Mirouze et d'Arnaud Dumatin

Photographes : Olivier Benoit, Philippe Lebruman, Alain Le Hors, Jean-Michel Sicot, les lycéens de « Au Cœur du Festival », FIFLR

Iconographie : Florence Henneresse avec la collaboration de Sophie Mirouze

Maquette et mise en page : Nathalie Blais - IROKWA - Studio graphique

Imprimeur partenaire : IRO-ISSN : Tirage : 3 000 exemplaires- Parution : janvier 2019- 2 numéros par an



ze'bar
cave à manger
vins naturels

3, rue de la Chaîne - 17000 Rochelle - 05 46 07 05 15

Rendez-vous pour la 47^e édition du 28 juin au 7 juillet 2019

avec une rétrospective Arthur Penn,
un hommage à Dario Argento, un hommage
à Jean-François Laguionie et à ses mondes poétiques,
une découverte du cinéma islandais, une Nuit
presque blanche avec... Jim Carrey !



Retrouvez la programmation complète sur le site du Festival : www.festival-larochelle.org